

Kaléidoscope pornographique

Éric Falardeau

Numéro 196, septembre 2020

Sexe | Pour un cinéma subversif

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94256ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Falardeau, É. (2020). Kaléidoscope pornographique. *24 images*, (196), 82–87.



↑ Taboo de Kirdy Stevens (1980)

Kaléidoscope pornographique

PAR ÉRIC FALARDEAU

La pornographie donne plus «à voir» qu'il n'y paraît : survol de son évolution des années 1960 à aujourd'hui.

Le générique d'ouverture de *Taboo* (Kirby Stevens, 1980) nous présente un banal couple de banlieue interprété par Kay Parker et Turk Lyon. Alors qu'ils s'apprentent à faire l'amour, les deux amants font face à un dilemme en apparence trivial, mais révélateur : l'homme exige que la lumière de la chambre soit ouverte tandis que la femme souhaite qu'elle demeure fermée. L'époux impose rapidement sa volonté et, enfin, le spectateur peut lui aussi voir et jouir des ébats des mariés. En à peine cinq minutes, la scénariste Helene Terrie illustre de manière subtile plusieurs éléments constitutifs du cinéma pornographique, de ses origines à aujourd'hui.

L'INSOUTENABLE POIDS DE LA NARRATION

Le discours critique a la fâcheuse tendance de considérer l'ensemble de la production pornographique en fonction de son supposé « âge d'or » (de la fin des années 1960 au début des années 1980). Essentiellement, il est de bon ton de croire que les quelques années entre sa légalisation et l'arrivée de la vidéo ne sont qu'une heureuse parenthèse dans son histoire. Enfin, le récit était privilégié. Il y avait à l'époque de « vrais » acteurs, décors, scénarios et, surtout, tout était tourné dans le seul format qui compte : le 35mm. Les films étaient projetés en salle de surcroît. Il n'a jamais suffi de simplement vouloir filmer des actes sexuels. Il fallait les encadrer, les justifier, les « policer » par l'intellect, en accord avec une certaine conception de ce qu'est un cinéma valable, autorisant, narratif. Il suffit de consulter les analyses ou les listes sur le sujet pour y revoir inlassablement les mêmes titres et cinéastes : Gerard Damiano (*Deep Throat, The Devil in Miss Jones, Memories Within Miss Aggie*), Radley Metzger (*The Opening of Misty Beethoven, Barbara Broadcast*), Gérard Kikoïne (*Parties Fines, Entrechattes*), Roberta Findlay (*The Altar of Lust, A Woman's Torment*), Wakefield Poole (*Bijou, Boys in the Sand*), Candida Royalle (*Femme, A Taste of Ambrosia*), Bob Chinn (la série *Johnny*

Wadd, avec John C. Holmes, qui a inspiré *Boogie Nights* de P.T. Anderson) ou encore la célèbre « exception arthouse » préférée des cinéphiles, Stephen Sayadian (*Café Flesh*, *D^r Caligari*).

Par-delà l'évidente qualité, l'importance ou l'influence de ces productions, cette vision du cinéma pour adultes fait plutôt état d'une méconnaissance du genre dont le projet esthétique, la raison d'être, est simplement de *tout* montrer. En ce sens, il se rapproche davantage du cinéma expérimental avec ses aspirations principalement cinétiques et sensorielles. Si certains croient avec nostalgie, comme le renommé producteur français Marc Dorcel, que « la vidéo a amené plus de porno dans la porno⁴ », c'est qu'ils n'ont rien compris. Sa carte est le corps et son territoire celui de l'affect. Ce n'est pas pour rien que la courte durée de la majorité des bandes pornographiques a perduré, et ce, depuis les premiers ébats filmés il y a plus de 100 ans jusqu'aux *loops* des années 1950-1960 puis aujourd'hui sur les *tubes*. Il suffit de comparer *A Free Ride* (1915), l'un des plus anciens films pornographiques existants, aux clips contemporains de la chaîne *Backroom Casting Couch* (2010-) pour s'en convaincre. Et c'est parfait ainsi. La saynète permet de focaliser sur un ou des actes sexuels. Car, au final, le « sujet » de la pornographie n'est pas ce qui est raconté, mais comment elle *nous* raconte.

UNE POLITIQUE DES FANTASMES

Le cinéma pornographique divise. Sa position aux limites du documentaire et de la fiction trouble. Sa longue et riche histoire est généralement confinée, même par les cinéphiles les plus curieux, à ses premiers temps (pittoresques) et à son « âge d'or » (narratif). Sa dimension politique et progressiste est faussement mise de l'avant comme étant un fait récent n'existant que grâce aux mouvements féministe et *queer* actuels. Bref, tout au long de son histoire, c'est rarement le cinéma pornographique lui-même qui a compté, mais l'idée que l'on s'en est faite. Cela n'est nullement étonnant puisqu'il dialogue d'abord et avant tout avec nos désirs, assumés ou non. Il est d'autant plus suspect qu'il semble imperméable au politiquement correct. Un état de fait que de nombreuses théoriciennes et écrivaines féministes n'ont pas manqué de soulever, de Laura Kipnis (*Bound and Gagged: Pornography and the Politics of Fantasy in America*) à Virginie Despentes (*King Kong Théorie*).

Taboo raconte une relation interdite entre une mère et son fils. Le prétexte dramatique porte à controverse : qui donc peut être excité à cette idée ? Cet évident plaisir de la transgression est l'une des forces de la pornographie. Du voyeurisme spectaculaire en passant par des scénarios tabous comme celui de l'inceste (l'un des termes les plus recherchés sur Pornhub ces dernières années), la pornographie est un miroir de notre intériorité désirante, ce jardin secret qui nous habite et qui est, heureusement, incontrôlable en dépit de la bien-pensance d'hier ou d'aujourd'hui.

↑ → → Taboo de Kirby Stevens (1980)





↑ Boys in the Sand de Wakefield Poole (1971) → The Altar of Lust de Roberta Findlay (1971) → Club 90 – © The Rialto Report

DES PORNOGRAPHIES

Considéré comme un classique, *Taboo* s'inscrit dans un paradigme hétérosexuel à la fois par les scripts fantasmatiques représentés et sa manière de le faire. Est-ce à dire que la pornographie se conjugue toujours au masculin ?

En fait, il faudrait cesser de considérer le genre comme un ensemble homogène. Les cinéphiles sont plutôt confrontés à *des* pornographies : féministe, machiste, *queer*, égalitaire, violente, sensuelle, BDSM, expérimentale, homosexuelle, professionnelle, amateur, tout cela et plus encore.

On assiste aujourd'hui à une vaste entreprise de communication célébrant l'arrivée d'une pornographie dite « alternative », brisant les schèmes figés de la production hétéronormative, avec ses figures de proue comme Erika Lust. Mais ces espaces autres et la pluralité des regards ont toujours existé, à la différence qu'ils étaient moins visibles médiatiquement. Qui connaît, par exemple, en dehors des initiés, le Club 90 mené par les pionnières Veronica Hart, Annie Sprinkle, Veronica Vera, Candida Royalle et Gloria Leonard²? En (re) présentant ce qui est habituellement ignoré ailleurs, pensons à tous ces « corps invisibles » souvent jugés non excitants (personnes âgées, handicapées, souffrant d'embonpoint, etc.), ou en procédant à des renversements critiques et grotesques des institutions ou normes morales, la pornographie fait, inconsciemment ou non, œuvre politique. Ses bravades envers l'ordre établi s'inscrivent dans une logique revendicatrice et résolument progressiste. Sa mise à nu de nos instincts et de nos envies témoigne de la complexité de la sexualité humaine.

LA SUBVERSION POSITIVE

Tel un kaléidoscope, le cinéma pornographique est le théâtre d'une infinité de possibles. Il offre une succession rapide, changeante et hétérogène d'impressions et de sensations, en accord avec les travers de son époque. Le cinéma pornographique fait constamment appel à des figures complexes qui agissent comme référents narratifs et culturels exigeant un renouvellement perpétuel et questionnant des enjeux propres aux genres (masculinité, féminité), à l'esthétique (montage, effets, narration, etc.) et à la réception. Accepter la pornographie, c'est d'abord et avant tout la reconnaître comme une forme artistique légitime. Surtout, c'est embrasser joyeusement le fait que les pornographies sont d'immenses terrains de jeu pour l'ensemble des sexualités, dans toutes leurs complexités.

1. Gaillard, Claude et Le Dizé, Guillaume. *Rayon X. Les folles années du porno en vidéo*. Grenoble : Éditions Glénat, 2019, p. 54.

2. thieraltoreport.com/2014/02/15/club-90-remembers-gloria-leonard/